

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Mâîtres
La messe en si mineur de Jean Tétreau

Gilles Cossette

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cossette, G. (1984). Compte rendu de [Mâîtres : *La messe en si mineur* de Jean Tétreau]. *Lettres québécoises*, (34), 21–22.



Maîtres

La messe en si mineur

de Jean Tétreau

(Cercle du Livre de France)

Jean Tétreau est un écrivain cosmopolite. Il a traduit des récits de Gogol, de Tourgueniev, de Korolenko; il a publié un essai sur le chinois moderne; né à Montréal, en 1923, il a vécu à Paris, où ont paru ses premiers livres. Les intrigues des six récits de *La messe en si mineur* se situent en Grèce, en Chine, en France, au Québec; dans *Un vieux monsieur*, le héros milliardaire vit à Paris, Essen, New York, Ryad, Canton, Sydney, Buenos Aires...

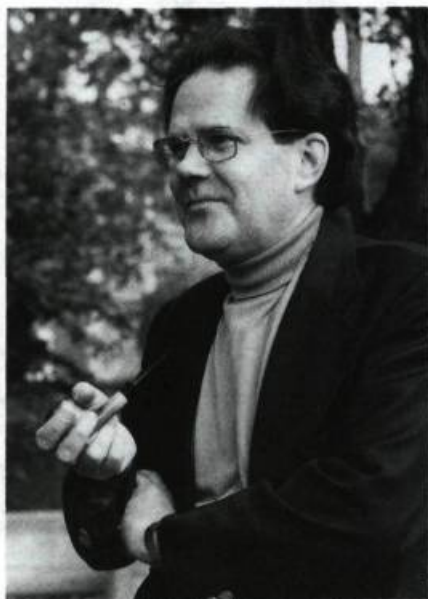
La messe en si mineur rassemble six textes écrits à différentes époques de la vie de Tétreau, qui a déclaré, à *Littérature au pluriel* (Radio-Canada FM), que la rédaction de certains de ces récits remonte à il y a près de trente ans. Il est dommage que l'auteur et l'éditeur n'aient pas jugé bon de les dater. Ils ont été classés selon les genres (trois nouvelles, puis trois contes) et selon les époques où se situent les intrigues (plus on avance dans le recueil, plus on recule dans le temps, jusqu'à l'Antiquité, dans *Un Grec*). C'est un des attraits de ce livre: Jean Tétreau fait voyager le lecteur dans l'espace et le temps, du Québec de la fin des années 30 à la Chine du VI^e siècle de notre ère, de la France du XIV^e siècle à la Grèce antique.

Ces textes si éloignés les uns des autres par l'inspiration et par l'âge n'étaient apparemment pas destinés à former un tout. Ils ne sont donc pas, vraisemblablement, reliés par un fil conducteur. Et pourtant ils se ressemblent. Le recueil porte un deuxième titre, *Contes de la nuit noire*, qui fait allusion à l'atmosphère sombre commune à toutes ces histoires. La fatalité, en un sens, est le personnage prin-

cipal de *La messe en si mineur*. Toutes les fins sont *spectaculièrement* tragiques, comme si le destin tenait à rendre son intervention flagrante. Ainsi, en arrivant à Pékin, après de grandes épreuves et un long séjour dans un asile d'aliénés, la princesse Xiao Hua apprend que son mari vient de mourir; c'est le jour des funérailles; le sort, dirait-on, s'acharne sur elle avec une cruauté raffinée, comme pour briser cette femme exceptionnelle qui a su, un jour, par sa seule ruse, mettre une armée en déroute. À la toute fin du récit intitulé *Un Grec*, Philon, un riche marchand d'Athènes, est ruiné par l'incendie du Pirée, le jour même où se suicide le philosophe qu'il a persécuté. On pourrait, dans ce dernier cas, parler de justice immanente; il en est de même dans *Le dernier bal des chevaliers ardents*, où trois violeurs impunis meurent accidentellement, brûlés vifs. Dans *La dénon-*

ciation, un meurtrier qui avait échappé à la justice finit par se trahir et est condamné à mort; son dénonciateur, un prêtre à qui il s'était confessé, perd la raison.

Insignifiance et faiblesse de la créature devant la fatalité, turpitude et culpabilité de l'homme, nécessité d'un châtement cruel: on serait porté à reconnaître dans ce recueil la sensibilité janséniste. Il faut sans doute rattacher à cette thématique la question de la responsabilité des maîtres, essentielle dans les deux contes les plus remarquables (et les plus longs) de *La messe en si mineur*: *Fleurette* et *Un Grec*. Le Grec est un vieux mendiant, philosophe; avec Muscade, bel adolescent attiré par la sagesse, il forme un couple qui rappelle Émile et Étienne, dans *Émile et une nuit* de Jean Barbeau. Ce qui les réunit, c'est une réflexion sur l'aventure humaine et sa vanité, sur la liberté, sur la douleur, le désespoir, le stoïcisme et le suicide. Le père de Muscade, Philon, puissant marchand athénien, redoute l'influence du vieux Cléanthe sur Muscade. Il a hâte de voir Muscade marié et le destine au commerce. «Ces philosophes, dit-il, détournent la jeunesse de sa voie naturelle». (p. 159) Il fait suivre Cléanthe, des gens d'armes à sa solde arrêtent le vieillard famélique et le battent comme plâtre. Cléanthe survit, mais Muscade, désespéré et épuisé, meurt accidentellement. Philon pense: «C'est ce chien de Cléanthe». Il lui intente un procès. Le stoïcien, accusé de meurtre, de blasphème, d'immoralité, d'injure à l'État et de mendicité, se suicide avant la fin de l'enquête.



Jean Tétreau

Si *Un Grec* traite des rapports entre les maîtres et le pouvoir, *Fleurette*, le plus

long et le plus intéressant texte du recueil, parle plutôt du pouvoir des maîtres. Le précepteur d'une petite Chinoise, Xiao Hua, lui fait apprendre par coeur un poème taoïste, extrait de *La Voie et La Vertu*. Les deux quatrains déclenchent chez Xiao Hua une profonde transformation mentale. Elle devient un prodige, ses inventions étonnent, sa sagesse est réputée; elle grandit, le fils de l'empereur l'épouse. Mais avant d'en arriver là, elle a un jour berné son premier fiancé, un cousin éloigné à qui elle avait été promise par son père et qui l'attendait avec impatience. Pour éliminer de sa vie un homme qu'elle ne souhaitait pas épouser, Xiao Hua s'est servie de ses dons. Ce geste aura des conséquences tragiques. Longtemps après, le malheur lui ayant fait perdre la raison, la princesse aperçoit un jour, dans le jardin de l'asile, un vieillard qui lui rappelle son précepteur. «Et le souvenir de son maître défunt l'attendrit jusqu'aux larmes». (p. 144) Quinze jours plus tard, elle le revoit. Il chantonne, entremêlant chansons et poèmes. Xiao Hua, prêtant l'oreille, reconnaît un vers du poème qui avait changé sa vie: «xin yan bu mei mei yan bu xin»; ce qui signifie: mots de vérité ne sont pas beaux, beaux mots ne sont pas vrais.

Dans ces deux contes, l'influence du maître est immense et entraîne le malheur du disciple. Cléanthe le stoïcien avait convaincu Muscade de la vanité de la vie. L'adolescent est mort accidentellement, certes, mais ses amis retrouvent peu après son dernier message: «La vie est vaine mais j'aurai la force d'y échapper. Si je disparaissais, qu'on ne s'inquiète pas de moi, qu'on n'accuse personne de ma mort, j'aurai disposé de mon destin». (p. 177) Le précepteur de Xiao Hua lui a appris une belle phrase qui convainc de se méfier des belles phrases et comme par hasard le poème dont elle est tirée change la destinée de Xiao Hua, et le sort s'acharne sur elle comme si elle était maudite. Il est significatif que ce soit à l'asile d'aliénés que Xiao Hua rencontre l'esprit de son précepteur: la malédiction pèse sur lui aussi. De même, Cléanthe, par le suicide ou par la peine capitale, devait rejoindre son disciple dans la mort. Ainsi en est-il du moins dans l'univers fictif de Jean Tétreau, où justice est faite, un jour ou l'autre, et où les moindres fautes, commises en acte ou en paroles, reçoivent leur châtement. Un monde où les dieux sont impitoyables. □

Maîtres (suite)

Le singe et le perroquet

(Cercle du Livre de France)

Tel original garde un singe et un perroquet qui, en sa présence, vivent dans une paix relative; mais quand il sort, il doit attacher le singe et mettre le perroquet dans sa cage. Un jour il néglige de le faire. À son retour il retrouve le perroquet complètement déplumé et perché sur la plus haute bibliothèque. «La moralité, puisque les fables se doivent d'en comporter, c'est qu'à vouloir rassembler des espèces peu faites pour s'entendre, quelqu'un y perdra fatalement des plumes». (p. 23)

Que représentent ces animaux? Jean Simard a beau faire suivre sa petite histoire de considérations sur la tyrannique Famille (qui oblige des êtres qui ne sont pas faits pour s'entendre à se voir régulièrement), on ne peut pas s'empêcher de penser que cette fable s'applique à d'autres situations et on se demande lesquelles: Simard oblige son lecteur à s'interroger. Par ailleurs, je ne suis pas étonné que Simard ait choisi pour son recueil, parmi les titres de quarante-cinq textes, celui d'une fable. Il a toujours eu le goût des paraboles, des symboles, des personnifications. Dans ses essais et même dans ses romans, il se plaît à tout

ériger en abstraction, se servant souvent de la majuscule: la Famille, l'Écrivain, la Publicité. De temps en temps, il affuble une de ces entités d'un nom inventé, d'une personnalité imaginaire, et il la lance, toute pâlotte, dans une intrigue peu convaincante parce qu'elle a été manifestement conçue pour donner à Simard le polémiste l'occasion d'enfourcher l'un après l'autre ses chers vieux dadas. Les Idées défilent pendant que les personnages languissent, stéréotypes exsangues qui attendent qu'on leur laisse un peu la bride sur le cou. Ainsi le héros des *Sentiers de la nuit* (1959), Godfrey Roundabout, n'est pas (comme Léopold Bloom, par exemple) un être fictif mais humain, singulier, engagé dans une aventure unique; Godfrey Roundabout est plutôt le Protestant puritain, dans son essence même, pur, immuable, dépouillé de toute contingence. Simard, d'ailleurs, est conscient de laisser ses créatures sur leur faim. Il cite, dans *Sur le sable, sur la neige*, le jugement d'un confrère à propos de *L'ange interdit*, résultat assez statique de la seule incursion de Simard dans le domaine de la dramaturgie: «Tu campes tes personnages, puis tu baisses le rideau! Étrange — on dirait un pro-

